



# VILLEMADE D'ANTAN

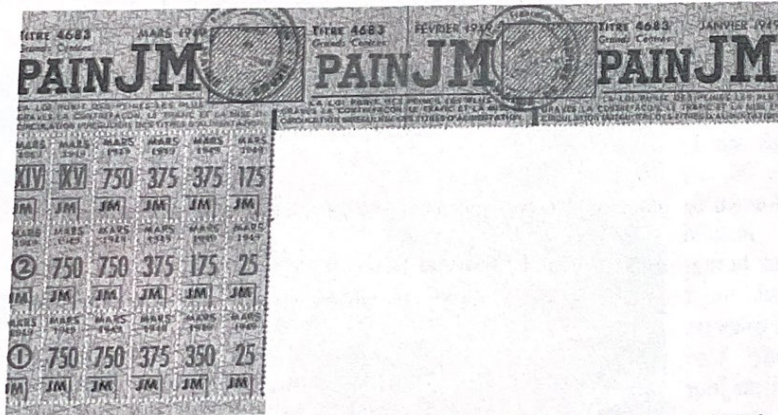


N° 61

Janvier 2011

Les guerres (3)

Nous continuons d'exprimer les souvenirs des Villemadais concernant la période de 1939 à 1945. Pour la population, il y a eu très vite les problèmes de ravitaillement, même si pour les familles paysannes c'était moins difficile. Paul Maurabis se souvient : son père l'envoyait, avec le cheval et la jardinière, amener du blé au moulin d'Ardus et ramener la farine. Il avait 12-13 ans et il était tout fier d'assurer cette tâche tout seul, et son père lui disait : « À toi, les Allemands ne diront rien ». Il se souvient aussi qu'on faisait le pain à plusieurs dans un four ou dans une « tartière » : il y avait des tickets de rationnement (photo ci-jointe) et, la ration ne suffisait pas, ceux qui pouvaient faisaient du pain. Il se souvient aussi des veaux ou des agneaux tués la nuit pour améliorer l'ordinaire (c'était évidemment interdit).



Simone Astoul raconte : « Pendant la guerre, il y avait des restrictions alimentaires. Pour acheter la plupart des denrées, on avait une carte alimentaire de rationnement qui fixait la quantité (restreinte) à laquelle on avait droit en viande, en

pain, en huile, en café, etc... Ce qui me manquait le plus, c'était le pain. On arrivait à en faire, on moulait du blé au moulin à café et on le faisait cuire dans un four de campagne. Il y avait bien la possibilité de faire moudre clandestinement (du côté de l'Honor de Cos) mais mon père n'osait pas le faire. Pour la viande, on avait la possibilité de trouver de la volaille à la campagne. Nous avons mangé une fois des topinambours, certains les faisaient cuire à l'eau et ne les trouvaient pas bien fameux. Nous, nous les avons fait cuire à la graisse d'oie avec une persillade et nous les avons trouvés très bons. Pour ce qui est du café, il y avait de tout dans ce qu'on nous distribuait ; une cousine mettait de côté les quelques grains consommables qu'elle pouvait récupérer et quand elle en avait une quantité suffisante, elle se faisait un bon café ! A un certain moment, les Allemands réquisitionnaient les pommes de terre ».

Un autre se souvient de la distribution des cartes de rationnement à la mairie : celui qui les distribuait avait un revolver sur la table.

Les pneus et chambres à air de vélo étaient introuvables. Quand la chambre à air était inutilisable, on la remplaçait par des morceaux de chambres à air de camion avec lesquels on remplissait le pneu ! Les pneus de voiture étaient réquisitionnés. À ce sujet, Yves Constans, aujourd'hui décédé, raconte : « Pendant la guerre, un Montalbanais faisait des bons de réquisition des pneus, mais ces bons étaient faux. Ceux qui n'étaient pas au courant ont laissé partir leurs pneus, d'autres qui le savaient ont refusé. C'est le cas de mon père qui avait une Delahaye avec 2 roues de secours, donc 6 pneus. Il a invité les « réquisitionneurs » à entrer



dans le garage mais auparavant lui et un ami s'étaient mis de part et d'autre de la porte, munis d'une fourche et manifestement décidés à s'en servir. Il a gardé ses pneus. Dans une autre maison, une femme est sortie avec un fusil et elle a aussi gardé ses pneus.

Pendant la guerre, les distractions étaient rares. Une ancienne se souvient : « J'avais 15 ans quand la guerre a commencé et comme je me suis mariée à 19 ans, ma jeunesse a été marquée par la guerre, il n'y avait pas grand-chose pour s'amuser. L'hiver, on allait au cinéma à Montauban et l'été, on allait se promener au Jardin des Plantes, et il y avait les foires. Il y avait bien des bals clandestins (à Montauban), mais je n'y allais pas ».

Évidemment, l'arrivée des soldats allemands a marqué les esprits. « Quand la ligne de démarcation a été supprimée et que le sud de la France a été occupé, ils ont été cantonnés au château. Leur arrivée à Villemade a été impressionnante, surtout avec les side-cars. André Barroso allait voir sa mère en clinique à Montauban et il a vu les Allemands défiler en marchant au pas et en chantant. « C'était impressionnant et ça faisait peur ».

Simone Astoul : « Il fallait un laissez-passer pour entrer dans Montauban. Une voisine s'y est rendue et a mis beaucoup de temps pour revenir : c'était le jour où il y a eu les pendus de la place des Martyrs (ci-jointe la photo du dernier arbre qui reste). Mon mari a été arrêté plusieurs fois par les Allemands : une fois, devant la caserne à Montauban, il n'avait pas entendu et on lui a tiré sur la voiture, lui trouant le réservoir d'essence ». Ismin Baduel : Il est avec sa mère, place de la Cathédrale, et il voit deux Allemands SS, sa mère lui dit en

occitan : « Il y en a un qui n'est guère plus âgé que toi » (il avait 15 ans). Il se souvient de manœuvres allemandes sur le bas de Villemade : le PC est dans la maison Soulié et un fil de téléphone a été installé depuis le PC jusqu'au terrain de manœuvre ; il lui vient l'idée de couper le fil, mais un camarade l'en dissuade. Une autre fois, on l'envoie, un jour de battage, faire une course à Montauban avec un camarade ; à Capou, des soldats allemands sont dans les fossés et sur la route des officiers donnent des ordres. Le jour de la Libération de Montauban, le 19 août 1944, il se trouvait dans les champs,



il a entendu les coups de feu et les avions anglais qui mitraillaient des colonnes allemandes sur la route de Paris et il a entendu sauter le dépôt de locomotives à la gare. Et il a été marqué, le 3 mai 45 à 6 h. du matin, par le retour de son père prisonnier depuis juin 1940.

Dans le n° 59, nous avons évoqué les souvenirs de la guerre de 14-18. Un livre est disponible à la mairie de Villemade « Villemade 1914-1918. Ils étaient nos poilus » qui nous raconte dans quelles conditions sont morts les 22 hommes dont les noms figurent sur le monument aux morts et aide à imaginer (un peu) tout ce qu'ils ont enduré.

**Proverbe occitan.** Quand i a de pan e de vin, lo rei pòt venir. Quand il y a du pain et du vin, le roi peut venir (quand on a de quoi manger, l'essentiel est assuré).





# VILLEMADE D'ANTAN



N° 62

Février 2011

Les guerres (4)

Des villemadais avaient pris le parti de la résistance aux Allemands. Un soir, à la nuit, en 1942 ou 1943, un avion est venu parachuter du matériel et des armes pour les résistants de Montauban, c'était à côté de la maison Combébiac, à Pradès (voir la photo). L'avion, qui avait fait quelques tours pour se repérer, avait intrigué des villemadais. Mais personne n'a



parlé ni dénoncé. Le lendemain, les résistants de Montauban sont venus récupérer le matériel. Des familles cachaient temporairement des personnes recherchées par les Allemands, en particulier les jeunes qui ne voulaient pas partir en Allemagne pour le travail obligatoire. Un montalbanais a séjourné ainsi pendant plus d'une année chez son oncle et sa tante route du gué de Piquecos sans que personne ne le sache.

Même un voisin, qui allait chercher le lait chez eux chaque jour n'en a rien su. René Chambard, aujourd'hui décédé, a fait partie du maquis de Cabertat et, à ce titre, a participé, le 17 août 1944, à un accrochage avec une colonne allemande à la Tanguine, sur les hauteurs de Caussade, et à la libération de Montauban le 19 août, où un camarade est tué au Rond devant lui. Par la suite, avec l'armée régulière, il participera à la campagne des Vosges et d'Alsace. Un autre, René Constans, à 16 ans, en 1943, s'est mis au service d'un réseau de résistance sans que ses parents le sachent, au moins au début, mais sa mère s'est aperçue une nuit de son absence. Sa mission consistait à écouter les messages codés de Radio Londres et à les transmettre à un chef qui habitait aux Farguettes. Il a fallu qu'il achète un appareil radio et qu'il le fasse bricoler par un ami pour qu'il puisse capter les ondes courtes. Il a su ainsi le matin même, grâce au nom de code « Overlord » que le débarquement de Normandie était en train de s'effectuer. Son chef, qui travaillait à la poste de Montauban, était arrivé à faire partie de la commission de censure, chargée d'ouvrir les lettres destinées aux personnes surveillées, ce qui lui permettait d'ouvrir aussi les lettres adressées à la Milice. René était chargé d'aller avertir des gens avant qu'ils soient arrêtés. Il y avait aussi des messages à transmettre (très rarement sur papier, il fallait les apprendre par cœur). Au cours d'une de ces missions, il s'est perdu dans un épais brouillard et s'est retrouvé à quelques pas d'une sentinelle allemande devant la prison de Montauban, il en a été quitte pour une grande peur. « Le jour de la Libération, le 19 août 1944, on ne m'a pas voulu dans une unité combattante du maquis d'Ornano parce qu'il n'y avait pas assez d'armes. Du coup, je suis allé accrocher un drapeau



français à la croix du clocher de Villemade, en montant au dessus de l'encadrement de la petite porte tout en haut du clocher » (voir la photo).

On retrouve dans les comptes-rendus du conseil municipal des traces de tout ce qui se vivait dans cette époque difficile : en avril 1940, on trouve 27 locaux pour les réfugiés. Au mois d'août de la même année, le budget qui avait été voté pour la fête nationale et pour les fêtes publiques, « sans emploi à cause des circonstances actuelles », est affecté aux munitions destinées à la garde civique de Villemade. Au mois d'octobre, est émis le vœu que, pour la distribution de pétrole, soient prioritaires ceux qui sont privés d'éclairage électrique et un crédit est ouvert pour assurer l'envoi de colis aux prisonniers. Ces fonds sont remis à Mme Gleyze, présidente du Comité communal de secours aux prisonniers de guerre.

Le 16 mars 1941, le conseil municipal désigne un secrétaire au ravitaillement car la distribution de feuilles de tickets, les demandes de chaussures et d'effets donne un surcroît de travail au secrétaire de mairie.

Le 8 février 1942 « le conseil municipal, réuni en séance extraordinaire, prie M. le Maréchal, chef de l'État français, de bien vouloir agréer l'expression respectueuse de sa confiance et de son entier dévouement ». Et le chef de l'État, le maréchal Pétain, répond par une lettre de remerciement en date du 16 février. Dans la même séance, il est demandé que les cultivateurs soient considérés comme des travailleurs de force et aient donc droit à des tickets supplémentaires mais la réponse est négative.

Le 19 avril 1942, une collecte est décidée pour relever les ruines créés par les événements de guerre dans l'est de la France (deux communes de la Marne sont citées : Fismes et Bussy le Château).

Le 7 février 1943, il est décidé d'acheter le buste du Maréchal en réponse à une proposition du directeur du centre départemental de propagande de la Révolution nationale. Le 27 janvier 1945, « le conseil municipal est informé par M le président (le maire) que lors de l'occupation allemande de lourdes accusations ont été portées contre sept de ses membres. Ces accusations étaient destinées à provoquer la révocation de la municipalité élue avant 1939 et risquaient d'entraîner de la part des autorités d'occupation des mesures de répression telles que la déportation en Allemagne. À l'unanimité, il demande que des sanctions sévères soient prises contre les auteurs de ces dénonciations ».

En mai 1944, le maire, Paul Gineste signe l'appel à une collecte pour les prisonniers de guerre qui sont au nombre de 13. La mairie complète la collecte. Et le 26 juin 1945, « un vin d'honneur sera offert par la municipalité aux prisonniers de guerre rapatriés le samedi 30 à 21 h dans la cour de l'école des garçons »



#### **Proverbe occitan**

Qualqu'un de desnigrat es mieg penjat

Quelqu'un de calomnié est à moitié pendu (condamné).





# VILLEMADE D'ANTAN



N° 63

Mars 2011

Les guerres (5 et fin)

Voici la liste des Villemadais qui, en 1939-40, ont été mobilisés contre l'Allemagne : Roger Nègre, Maurice Buzenac, Émile Marty, Georges Henry, Vincent Maury, Georges Boyer, Félix et Firmin Padié, Clément Ségouffin, Roger et Élie Martres, Marcel Viguié, Eugène Labruyère, Marcel Baduel, Éloi Bonhomme, Ernest Bonnenfant, Germain Delbreil et Bernard Taillefer.

Ce dernier a laissé l'école du village pendant plus d'un an. À la débâcle, il a été un des derniers à passer sur un pont de la Loire, ce qui lui a valu de ne pas être prisonnier. C'est la chance que n'a pas eue un autre Villemadais, Émile Marty, qui est arrivé à ce même pont au moment où il venait de sauter. Certains avaient déjà fait leur service militaire et ont été rappelés pour faire la guerre. Ainsi Maurice Buzenac a fait plusieurs années d'armée et, en outre, a bien failli être fait prisonnier à Dijon.

Marcel Baduel a participé à des combats dans le Doubs, il était en première ligne avec un groupe de reconnaissance équipé de mitrailleuses. Après s'être retiré sur ordre derrière la deuxième ligne, une attaque allemande a anéanti cette deuxième ligne. Il a été fait prisonnier, son unité ayant été prise en tenaille entre les Allemands et les Italiens.

Treize ont donc été fait prisonniers, un (Eugène Labruyère) s'est évadé et est passé en Suisse où il a été interné un an avant que des accords franco-suisse lui permettent de revenir. Un autre (Marcel Viguié) a été libéré plus tôt en vertu d'accords entre Vichy et l'Allemagne prévoyant la libération d'un prisonnier contre un homme parti au STO, travail obligatoire en Allemagne. Les onze autres sont restés en Allemagne de 1940 à mai 1945. L'un (Marcel Baduel) travaillait dans une ferme en Westphalie où il a sarclé beaucoup de betteraves, il était avec un autre Villemadais, Georges Boyer (décédé après la guerre dans un incendie de chaume) et il racontait qu'ils avaient souvent dormi enroulés dans la même couverture pour se tenir chaud.

Un autre (Georges Henry) a fait plusieurs tentatives de fuite et a été finalement interné dans un camp de représailles pour prisonniers récalcitrants, Rawa Ruska, en Ukraine, où il a beaucoup souffert, en particulier à cause de la nourriture.

Le curé de la paroisse, l'abbé Ratié, avait organisé un envoi mensuel de colis aux prisonniers. Les familles et d'autres donnaient des denrées (quelqu'un qui était tout jeune à l'époque se souvient qu'il fallait se priver de chocolat, pourtant rationné et qui faisait bien envie, pour le garder pour le papa) et les femmes de prisonniers confectionnaient les colis.

Une ancienne se rappelle que son mariage avait été fixé pour 1939 mais la guerre l'a renvoyé à l'année suivante. Une autre : « Heureusement que mon grand père pas trop âgé a pu suppléer l'absence de mon père prisonnier pour le travail de la ferme ». Une autre : « C'est moi qui ai assuré le travail avec un domestique ».

D'autres ont participé aux combats de 1942-45 : René Chambart dont on a parlé dans le n° 62,





Gaston Contrasty qui prend part à la bataille des Vosges et d'Alsace, où il est très grièvement blessé, deux mois juste après son incorporation et Jean-Daniel Guitard, pas villemadais à l'époque, décédé en 2010, qui s'est engagé à Oran puis a participé à la bataille d'Alsace où il a été blessé au bras gauche.

Terminons par l'**histoire du canon**, qui nous a été racontée par Achille Delrieu, René Chambart, Yves Constans et Claude Noguès.

C'était en 1943. Un canon de 75 était entreposé dans un vieux hangar au départ du chemin du gué de Piquecos, plus ou moins bien camouflé, mais beaucoup de monde savait qu'il était là. Ce hangar aujourd'hui démoli se trouvait à côté de la vieille maison en photo page 1. Des enfants en promenade avec l'école étaient même allés y jeter un coup d'œil. Qui l'avait mis là ? Personne ne sait répondre avec certitude à cette question. Certainement pas le Maquis qui ne se servait pas d'arme de ce genre. L'hypothèse la plus plausible : à la débâcle, en 1939-40, des soldats français auraient pris ce canon à l'Arsenal de Montauban et l'auraient caché là. (D'autres soldats avaient camouflé une vingtaine d'automitrailleuses sur roues et autre armement dans un bois de Saint-Hilaire). Quand la partie sud de la France a été envahie par l'armée allemande (le 11 novembre 1942), ils ont voulu mieux le camoufler, ont creusé la terre, ont sorti les roues et l'affût et ont enfoui le reste du canon sous une couche de terre et de feuilles. Mais, un jour, les Allemands, et la Milice, ont appris l'existence de ce canon (comment ? sur dénonciation ?) et sont venus investir les lieux. Ils se sont présentés un matin chez le maire, M. Quèbre, qui s'appêtait à aller sarcler son maïs et l'ont emmené dans leur voiture sans donner aucune explication à la famille. M. Delrieu se souvient de la scène et aussi de l'inquiétude qui les a rongés toute la journée. Albert Pfeiffer, ancien soldat démobilisé et resté à Villemade où il s'est marié, a servi d'interprète parce que, Alsacien, il connaissait l'allemand. Les Allemands ont rassemblé les voisins de l'endroit où était caché le canon. Claude Noguès se souvient de la « visite » des Allemands dans sa maison à cette occasion. Ils ont demandé de sortir le canon aux paysans du voisinage, qui sont venus avec quatre paires de bœufs. Mais comme ils n'y arrivaient pas, finalement les Allemands ont fait venir une grue de Montauban et ont amené le canon.

Tout le monde craignait des représailles. Il semble que la diplomatie de « l'interprète » M. Pfeiffer et une intervention du commandant du parc de Montauban (qui habitait à Villemade, au Palais) ont arrangé les choses. Y a-t-il eu intervention de l'abbé Ratier, curé de la paroisse ? Deux officiers allemands lui auraient demandé de faire une liste d'otages et lui se serait mis en premier de liste. Mais finalement rien ne s'est passé.

Dans une remise voisine, il y avait des armes cachées mais elles avaient été retirées à temps...

Nous terminons par les extraits d'un poème d'Ismin Baduel, écrit le 28 avril 2008 et intitulé « le monument aux morts », que vous pourrez lire en entier dans le livre « Quatre plumes, un terroir » :

Pour des raisons obscures, et que guerre fait rage,  
Souffrances ainsi qu'horreurs trouvent leur dimension :  
Des milliers d'hommes morts, tous à la fleur de l'âge,  
Recevront les honneurs de toute la nation...

Dans chacun de villages et dans tous les hameaux,  
Un monument aux morts perpétue la mémoire  
De tous ces combattants devenus des héros  
Qui n'ont rien demandé, surtout pas vaine gloire...

Que ces rassemblements donnent enfin leçon  
D'une paix dans les cœurs et entre les nations.  
Pour éviter les drames au profit de la vie,  
Unissons-nous et rassemblons nos énergies.

Rappelons-nous aussi qu'une idéologie.  
Qui professe ses lois et son hégémonie  
Amène avec elle les germes d'un conflit.  
Demeurons vigilants, le passé avertit !

**Proverbe occitan** *Quin per Nadal se solelha, a Pascas brutla la lenha.*  
Qui prend le soleil à Noël brûle son bois à Pâques.





# VILLEMADAIS D'ANTAN



N° 64

Avril 2011

Les fêtes

La **fête votive ou patronale de Villemade** a lieu traditionnellement le 2<sup>e</sup> dimanche d'août. Précisons qu'elle s'appelle patronale parce qu'elle est faite en l'honneur des saints Fabien et Sébastien qui sont les « patrons », les protecteurs de la paroisse. Depuis quand se déroule-t-elle ? Nous ne savons pas, sans doute bien avant la Révolution de 1789. Elle avait lieu sur la place de l'Église.

En 1879, il en est question dans un rapport du Conseil municipal. Cette année-là, le Conseil, qui avait reçu une demande du préfet de célébrer pour la première fois la fête nationale du 14 juillet, déclare dans sa séance du 11 juillet : « Considérant que les grands travaux qui s'exécutent en ce moment à la campagne sont très pressants, considérant en outre qu'une démonstration de la nature dont il est question faite à pareil jour constitue une manifestation qui n'est que la glorification de l'émeute, le Conseil décide 1<sup>o</sup> de ne rien faire à l'occasion du 14/07 courant, 2<sup>o</sup> de maintenir intact le crédit de 100 F pour fêtes publiques afin de l'employer comme par le passé à célébrer la fête patronale ».

En 1929, dans sa séance du 4 août, le Conseil désigne trois conseillers municipaux pour faire partie de la commission des jeux organisés à l'occasion de la fête locale. Ces jeux seront une course de bicyclettes (1<sup>o</sup> prix 25F, 2<sup>o</sup> 15F, 3<sup>o</sup> 10F), une course aux sacs (8F, 5F, 4 F), une course à pied 1<sup>o</sup> catégorie (10F, 8F, 5F), une course à pied 2<sup>o</sup> catégorie (5F, 3F, 2F) et le jeu du chat et de la souris (pour les enfants ?) avec 5 prix de 2F.

Et dans la séance du 12 juillet 1952, il est noté : « Le Conseil municipal décide que la fête votive aura lieu dans les mêmes conditions qu'en 1951, la commune prenant à sa charge tous les frais. Des fleurettes seront mises en vente par les jeunes gens et les jeunes filles.



L'organisation en est confiée au comité des fêtes comprenant MM Buzenac, Jouany, Brousse.

D'après les souvenirs des anciens, voilà comment se déroulait la fête dans les années 50. Le samedi, les jeunes du Comité (qui étaient les conscrits de l'année) distribuaient, avec deux musiciens, un bouquet de fleurs artificielles en papier crépon à tous les habitants. Les filles les accompagnaient mais seuls les garçons allaient proposer le bouquet dans les maisons. Le dimanche, il y avait la messe avec la musique ; après la messe, l'après-midi et

le soir, il y avait le bal (avec 5 musiciens) et les balançoires. Le lundi matin : grand service pour les morts à l'église et cérémonie au Monument aux morts. L'après-midi : courses en sacs, pièce à attraper au fond d'une comporte pleine d'eau (récipient en bois qui recevait le raisin ramassé et pressé pendant les vendanges), course de vélos et bal en fin d'après-midi et en soirée. Le circuit de la course suivait les chemins de Borde-Haute, Raxol, Saint Pierre et la route de Falguières. Il y avait aussi des courses de vélo avec roues excentrées mais sur un



circuit plus petit. Pendant de nombreuses années, c'est le même orchestre qui venait faire danser les Villemadais, l'orchestre Majorel, de Montech. Cela a duré jusque dans les années 1970 où le Comité des fêtes a été officiellement créé.

Fernand Gary nous raconte ce qui lui est arrivé une année à propos de la course de vélo. Il participe à la course et il gagne... 500 francs (c'était une prime qui était attribuée au dernier Villemadais !). Tout fier, il rentre chez lui pour souper et il revient le soir à la fête mais en omettant de remettre les garde-boue et l'éclairage qu'il avait enlevés pour participer à la course. Hélas ! Les gendarmes l'arrêtent et lui infligent une amende de... 500 francs pour défaut d'éclairage.

En plus de la fête patronale, il y avait **trois fêtes de quartier**, d'abord celle du quartier de la Gare, qui se déroulait sur la grand route de Moissac, au croisement avec le chemin de Borde Vieille. Elle n'a pas survécu à la guerre, sans doute à cause des difficultés occasionnées à la circulation (les gendarmes venaient et il fallait mettre des balles de paille pour protéger). Ensuite la fête de Jean-Boyer dite des citrouilles (appelée ainsi sans doute parce qu'elle avait lieu à la période de leur récolte) se déroulait aussi sur la grand route de Moissac en face de la maison n° 514 (photo de la page 1), on dansait sur la route et quand une voiture (rare) passait, on s'écartait pour la laisser passer. La buvette se tenait dans la maison Gayral. « Une année, un feu de Bengale a mis le feu aux toilettes champêtres faites avec des jambes de maïs à balai ».

Enfin, il y avait la fête des escardils à Boy. Les escardils, qu'on appelle aussi les panolhets, sont ce qui reste de l'épi de maïs quand on a enlevé le grain. La fête devait donc se dérouler au moment de la récolte du maïs, en septembre, et elle avait lieu sous le pin parasol sur la route de Falguières juste avant le croisement de la route du gué de Piquecos (voir photo ci-contre). La buvette se tenait dans le balet (l'auvent) de la maison Chambard, au carrefour de la route du gué. Voilà comment un habitant du quartier, aujourd'hui décédé, Yves Constans, en parle.



« La veille, il y avait une tournée dans les maisons pour collecter de l'argent. L'après-midi et en soirée, on dansait sur la route. Sur une estrade, qui était une charrette, il y avait l'orchestre. Entre 1945 et 1950, une année, c'est mon père qui a joué (il était à la trompette, mais aussi au violon et à la basse), avec trois autres qui jouaient de la batterie, de l'accordéon et du saxo. Une autre année, l'orchestre était celui de Léonce Delbreil (avec MM Guiral et Desquines). Il y avait aussi évidemment la buvette qui était fournie par le café Delbreil et tenue par M. Panfili. Une année, je devais l'aider mais, ce dimanche-là, j'ai préféré aller à la chasse aux alouettes, qui étaient de passage ».

Simone Astoul se souvient de trois musiciens : Benet à la trompette, Constans à la clarinette et quelqu'un d'Ardus au violon. Les enfants s'amusaient au milieu des danseurs. Lydie Astoul pense, comme Irène et Henri Solivèrès, que cette fête s'est arrêtée entre 1955 et 1960. Elle se souvient aussi qu'on laissait les vélos chez Aimé Laporte et qu'une année un jeune du village avait découvert qu'on pouvait aller se servir directement en limonade dans une étable où les boissons étaient stockées en passant par une petite fenêtre.

#### **Proverbe occitan**

Lo vent d'autan es ni pescaire ni cassaire.

Le vent d'autan n'est favorable ni à la pêche ni à la chasse.





# VILLEMADE D'ANTAN



N° 65 Mai 2011

## Les noms des chemins, des rues et des quartiers (1)

Il nous a semblé intéressant de vous parler de tous ces noms, de vous dire d'où ils viennent, quelle peut être leur signification. La plupart, c'est certain, viennent de l'occitan. Mais la science des noms de lieux (cela s'appelle la toponymie) est plus difficile qu'il n'y paraît. Alors nous allons nous contenter d'avancer des propositions et des hypothèses sur l'origine et la signification de ces noms. Un spécialiste nous a donné son avis et nous l'en remercions infiniment : M. Paul Burgan, qui, avec André Lafon, a écrit « Toponymie du Tarn-et-Garonne, dictionnaire étymologique » paru en 2006, réédité en 2009 par l'Association Antonin Perbosc.

Vous pourrez retrouver tous ces noms sur la carte qui se trouve au verso.

Commençons par le nom du village, **Villemade**, et ce que nous en dit, précisément, le dictionnaire cité plus haut. La forme la plus ancienne et attestée dès la fondation du village est

bien « Isla amata », île aimée (nom donné avec affection, ou ironie, par le fondateur Alphonse-Jourdain, comte de Toulouse). En occitan, Isla amata est devenue Isla amada, Islemade, ce nom est resté à l'ancien quartier de Villemade qui était de l'autre côté du Tarn, Barry d'Islemade. Bien plus tard, Islemade est devenu Villemade, terme qui convenait mieux à une agglomération qui n'était pas une île.



Les noms des rues du village sont évidents et récents : rue de la Mairie, rue des Écoles, place de l'Église, place du 19 mars 1962, vieille route de Montauban, vieille route de Moissac. Une mérite une attention particulière : le chemin du Fossé (photo), qui est probablement situé à l'endroit où se trouvait le fossé de protection du village au Moyen Âge. Empruntons maintenant **les routes et les chemins** de Villemade. La grand route d'abord, l'ancienne route impériale 127, puis nationale, maintenant départementale 927. Jusqu'en 1867, la grand route passait par le village et c'est à cette date, sous Napoléon III, que la déviation a été construite (le Bulletin communal de décembre 1995 nous donne le plan de cette déviation, dont l'original peut être consulté à la mairie), quelques années après la construction du pont sur l'Aveyron (1855).



# COMMUNE DE VILLEMADÉ

